

La multiplicité de ses champs de recherche ne lui permet pas de mener à termes tous ses projets et les institutions universitaires sont réticentes face à ce chercheur atypique. Même si Creston contribue à la mise en place d'un comité international d'ethnographie maritime, il ne sera pas reconnu par ses pairs français. Pour certains, le fait maritime est un champ de recherche dénué d'intérêt.

Le militantisme de Creston est au cœur de sa démarche artistique et scientifique. « Engagements » met en lumière son implication dans le mouvement *Ar Falz* et pose un regard sur son historiographie. La démarche de Creston s'imbrique dans un projet politique pour la renaissance de la culture bretonne où de multiples acteurs se rencontrent avec parfois des visions et des objectifs divergeants, et en toile de fond la mémoire de la Seconde Guerre mondiale. Les deux articles de Michel Oiry et Sébastien Carney nous permettent de prendre la mesure de l'implication de Creston et de sa position face aux divers courants en présence, mais aussi de comprendre comment il a été perçu, dépeint ou instrumentalisé.

Comment les productions artistiques de Creston témoignent-elles de son évolution et de son rapport au mouvement breton et comment son travail ethnographique participe-t-il à la construction d'une recherche ethnologique en Bretagne ? Ce sont les deux analyses de Grégory Moigne, Faïch Postic et Jean-François Simon proposées dans « Terrains ».

Dans la dernière section « Créativités », Saphyr Creston nous présente dans un premier temps comment l'art et l'ethnologie se sont mutuellement influencés chez Creston et dans un deuxième temps Philippe Le Stum traite de l'importance de la gravure sur bois comme médium d'expression.

Dans l'ensemble, les auteurs font une critique constructive qui s'attarde à remettre en contexte l'œuvre artistique, littéraire et scientifique de René-Yves Creston. Ils analysent son œuvre polyforme de manière respectueuse tout en soulignant ses lacunes et ses faiblesses. Nous pouvons seulement regretter que le format des illustrations soit souvent petit pour apprécier les œuvres présentées.

Alexandre Poudret-Barré

Archéologue subaquatique, Parcs Canada

PRADEL, LUCIE. *L'Âme du monde. Pour une écocritique du patrimoine culturel*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2017, 391 p. ISBN 978-2-7637-3363-0.

On aurait mauvaise grâce à contester que les genres majeurs de la tradition orale que sont les mythes, les contes et les légendes soient l'expression de

« l'âme du monde ». Toutefois, d'autres productions de l'esprit sont aussi en droit de revendiquer ce privilège : la musique, par exemple, plus universelle par sa forme, parce que moins dépendante des langues particulières. Tout au plus, cette concurrence des divers modes de production à vouloir traduire l'essence de la condition humaine peut nous amener à soutenir que chacun, à sa manière, apporte ce « supplément d'âme » dont parlait Bergson, et que cette collégialité engendrerait cette âme du monde. La tradition orale l'extérioriserait pour mieux la protéger des aléas de l'existence et en garantirait la permanence grâce à sa transmission à travers les générations, à l'instar du Corps-sans-âme qui protège son intégrité en dissimulant hors de lui-même le principe même de sa vie.

Avec *L'Âme du monde*, Lucie Pradel nous propose une œuvre hybride, à la fois théorie et corpus. Autrement dit, la première partie forme son lecteur alors que la seconde s'adresse à un lecteur déjà formé. Elle expose, pour notre bénéfice, sa vision de la tradition orale et l'illustre à travers un répertoire nombreux qui regroupe mythes, contes et légendes. La théorie occupe, toutefois, la part congrue (34 pages sur 378). L'auteure milite en faveur d'une « écocritique du patrimoine culturel » circonscrit, dans ce cas-ci, à la tradition orale. C'est d'ailleurs le sous-titre de son livre.

Que faut-il entendre par écocritique ? Si j'ai bien compris, les grandes narrations orales témoignent du milieu naturel dans lequel elles sont issues et sont propagées. Afin de donner une assise théorique au concept d'écocritique, Lucie Pradel ratisse large en conscrivant l'ensemble des sciences humaines, leur empruntant au passage certains termes qui auraient une valeur opératoire dans sa discussion malgré les risques encourus comme l'a démontré naguère Alan Sokal. Aussi avons-nous droit, entre autres, à « anthropocène » qui définit le changement d'ère géologique induit par l'activité humaine et « spore » qui décrit la résistance adoptée par une bactérie lorsque son milieu devient défavorable (p. 1). Sorte de « résistance des marges », les grands récits de la tradition orale caribéenne constitueraient des « spores fertiles » (p. 1), peut-on lire sous sa plume.

Cette lecture nouvelle des relations entre tradition orale et milieu naturel est déjà largement répandue dans le monde anglo-saxon, aussi ne faut-il pas s'étonner qu'il en donne la définition la plus condensée : « *Ecocriticism analyses the way in which literature represents our relation to nature at particular moments in history, what values are assigned to nature* » (p. 8, la citation est de Ursula Heise).

Cette approche est-elle à ce point novatrice ? Lucie Pradel reconnaît que « le reproche récurrent adressé à l'écocritique est son manque de fondement théorique » (p. 3). N'essaie-t-elle pas de congédier l'approche thématique en proposant un cadre théorique hégémonique ? On aurait aimé savoir en quoi

l'écocritique se distingue de la démarche holistique ou si elle n'en constitue qu'un aspect qui cherche à s'affranchir en devenant le carrefour vers lequel convergeraient les autres savoirs afin de partager leurs acquis ? Souvent, sous le couvert de la nouveauté, se dissimule, à rebours, le projet d'André Chénier : sur des pensées anciens, plaquons des concepts nouveaux (pour mémoire, le poète écrivait : « Sur des pensées nouveaux faisons des vers antiques »). Il aurait fallu à l'auteure développer plus avant et concrètement sa théorie pour échapper à la pétition de principe.

Quant à la division classique entre mythe, conte et légende, on ne voit pas quel éclairage nouveau lui est apporté. La division des récits réunis dans le volumineux corpus évite opportunément ces dénominations convenues en privilégiant les formes orales, soit « à caractère mythique, dont cosmologique et étimologique » dans lesquelles peuvent loger aussi les contes et les légendes, soit « à caractère dominant initiatique et merveilleux » qui regroupent majoritairement des contes, soit « à caractère dominant facétieux et autres catégories » qui réunissent des fabliaux.

Comme il s'agit d'un répertoire antillais et caribéen, Lucie Pradel en assure la traduction qu'elle partage parfois avec Ariane Berthet. La plupart de ces récits font l'objet d'une introduction qui en souligne l'importance, la répartition et les variantes, et les situe dans la tradition orale africaine et européenne d'où ils sont issus après avoir subi une nécessaire « épigénèse » pour les acclimater à cet « oikos » dont se réclame l'écocritique. « L'analyse des formes orales caribéennes s'appuie sur une démarche comparative en mettant en parallèle des textes sélectionnés et des versions de référence issues à la fois de la Caraïbe et des continents africain et européen » (p. 7). On ne peut pas ne pas remarquer, dans cette citation, l'influence de la méthode historico-géographique de l'école finnoise de sorte qu'on regrette l'absence de référence à la classification Aarne-Thompson-Uther.

La principale préoccupation de l'auteure est de montrer l'indistinction entre les représentants de l'univers humain et non humain mis en scène dans les récits. Cette observation n'est pourtant pas nouvelle et on pourrait la faire ressortir avec éclat en opposant la représentation du monde mise de l'avant par les trois religions du Livre avec celle de l'univers animiste et, plus généralement, païen.

Chez les trois monothéismes, il existe une rupture radicale entre l'humain et le non-humain. Une différence de nature les sépare définitivement et non pas une différence de degré, bien que cette dernière se retrouve de manière atténuée dans les contes jugés inoffensifs parce qu'ils n'entraînent pas l'adhésion des auditeurs. Quant à l'autre terme de l'opposition (univers animiste et païen), les hommes et les êtres vivants ne se distinguent que par une différence de degré. En conséquence, les représentants du monde du vivant sont

le compagnon de l'homme dans la périlleuse aventure de la vie. Dans cette conception, me semble-t-il, se retrouvent des éléments propres aux tenants de l'écocritique. Alors, se demandera-t-on, pourquoi cette nouvelle approche ? À cette question, je ne vois qu'une réponse possible : elle est légitime et nécessaire, surtout dans les sciences humaines, en ce sens que chaque génération récapitule et réinterprète le passé et cherche à le mettre au gabarit de sa vision *hic et nunc*. L'avenir seul décidera si l'écocritique perdurera ou ne sera qu'un moment appelé à être dépassé de l'étude de la tradition orale. Même dépassé, il aura eu son utilité et acquerra une valeur heuristique.

Quoi qu'il en soit, Lucie Pradel nous offre une belle compilation de récits dont plusieurs sont des variations locales – oserais-je dire exotiques ? – de ce que nous retrouvons au Québec. Il est dommage que la révision linguistique ait oublié ce « facétieux » qui hante la dernière partie. Un index thématique élaboré avec un esprit écocritique guidera le lecteur vers des récits qui illustrent cette école de pensée.

Bertrand Bergeron

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

TESSIER, ROBERT avec la collaboration de PAUL ST-ARNAUD, JEAN-MARIE LALANDE, YVAN DE BLOIS et JEAN-CLAUDE TARDIF. *L'Époque des écoles de rang, 1824-1964, Regards sur Bellechasse*. [Préface de MICHEL LESSARD]. Québec, Les Éditions GID, 2017, 527 p. ISBN 978-2-89634-356-0.

Réalisé pour le compte de la Société historique de Bellechasse, ce livre a présenté un véritable défi, tant par l'ampleur du sujet que le territoire de référence. Il s'agit d'un thème assez inédit à traiter qui comportait son lot de difficultés, notamment en raison de l'éparpillement des sources d'information écrites ou orales et des documents iconographiques les plus pertinents. Robert Tessier, principal rédacteur, a dirigé d'une main de maître la conception de cet ouvrage où la contribution de quatre collaborateurs fut sollicitée pour la rédaction de ce patrimoine scolaire d'une dizaine de municipalités sur les vingt couvertes par la recherche. Il semblerait que les auteurs y auraient mis plus de 5 000 heures et auraient parcouru plus de 16 000 kilomètres pour produire ce volumineux document qui raconte l'évolution du système éducatif depuis 1824 dans ces paroisses rurales du comté de Bellechasse. C'est d'autant plus admirable qu'aucun d'eux n'est historien ou ethnologue ; ils sont de simples retraités passionnés d'histoire et ayant un peu de temps à y consacrer.